



Pierre
Béland

Là où
la nuit
tombe

EXPRESSION
NOIRE

Du même auteur

Trois jours en juin (sous le pseudonyme de Steven Gambier), Libre Expression, 1998

Les Bélugas ou l'Adieu aux baleines (aussi publié aux États-Unis et au Japon), Libre Expression, 1996

Pierre
Béland

Là où la nuit tombe

roman

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media

À France

« Parfois il me semble que l'Homme est apparu là
où on ne veut pas de lui, où il n'a pas sa place. Sinon,
pourquoi voudrait-il ainsi tout avoir pour lui ? »

Joseph Conrad, *Lord Jim*

PREMIÈRE PARTIE

TOTEM

Printemps 2020

Le joggeur vit bien le corps qui gisait en travers du sentier. Mais trop tard. Emporté dans sa course, l'homme hésita entre allonger le pas et retenir la jambe. Et il posa le pied en plein dans le mou du ventre tout blanc. L'homme se retira aussitôt, comme s'il venait de marcher sur un charbon ardent. La relâche des tissus fit s'engouffrer l'air humide par la bouche entrouverte, quelque part sous les broussailles.

Le coureur avança à cloche-pied sur un mètre ou deux avant de s'arrêter. Le rythme brusquement interrompu de son exercice matinal se concentra dans sa poitrine en feu puis remonta battre à ses tempes. Hors d'haleine, les yeux fermés, il voyait une image phosphorescente du corps allongé sur le sol noir. «Femme...», hoqueta-t-il, et le mot fusa sous la futaie humide comme le souffle d'un phoque, «nue...». N'osant se retourner, toujours plié en deux, les mains pressées sur ses genoux flageolants, il n'arrivait pas à calmer le rythme de son cœur. Son pied droit lui faisait mal. Il pivota sur l'autre cheville, le regard toujours rivé au sol, cherchant à voir si sa chaussure souillée de boue et sa jambe portaient des traces de sang.

Le silence se fit un court instant, puis le vent léger ramena le murmure des feuilles des érables. Il regarda autour de lui. Il n'y avait personne d'autre. Personne de vivant sur le parcours difficile qu'il n'empruntait pas souvent et qui montait en paliers dans la forêt vers le sommet du mont Royal. Incrédule en dépit de la vision obsédante, il se retourna enfin et revint sur ses pas. Ce qu'il vit dérégla aussitôt les battements dans sa poitrine.

Une forme blanche était allongée perpendiculairement à la raie spongieuse du sentier. Les pieds semblaient enfouis sous des rameaux lourds de pluie d'un côté du chemin, et la tête était cachée par le feuillage en face. Il y avait surtout ce ventre, marqué d'une trace de pas boueux, et des cuisses ondulant sous le jeu des ombres. Au beau milieu, un sexe bien noir, touffu comme un petit animal. Le coureur crut un moment que la scène allait disparaître en un éclair. Mais elle demeura figée. C'est alors qu'il nota la poitrine balafrée de profondes entailles d'où le sang suintait, rouge comme du vin.

Pris d'une curiosité morbide, la main plaquée sur sa bouche, il examina le corps et les alentours. Les jambes étaient entrouvertes, les genoux inclinés légèrement vers l'extérieur. Des lambeaux de tissu bleu clair s'accrochaient aux poignets, coulaient sur les poings serrés comme en une dernière convulsion. Plus loin gisaient le haut d'un vêtement de sport et un pantalon de la même couleur, déchiquetés aussi. Les écouteurs d'un baladeur avaient glissé sur le cou, formant une sorte de collier. Le visage était intact

et lisse comme un masque de porcelaine. Les traits doux étaient ceux d'une Asiatique. « Ou une Amérindienne », pensa-t-il. Dans la vingtaine. Belle. Très belle. Aux pieds, elle portait des baskets, comme lui. « Elle courait, comme moi... »

À cette pensée, la peur le saisit. Il sauta par-dessus le corps et dévala en claudiquant la pente d'où il était venu. La pluie s'était remise à tomber et il glissa autant qu'il courut jusqu'à sa voiture en bas, où il saisit son téléphone portable comme on s'accroche en mer à une bouée salvatrice, pendant qu'un rideau de gouttes de pluie grosses comme des raisins martelait son front bouillant.

L'inspecteur de police Louis Canesta n'avait jamais vu un cas semblable. La violence de l'attaque avait été inouïe. L'agresseur avait arraché et mis en lambeaux les vêtements avant de lacérer le corps avec une arme blanche. Ou avec un crochet de boucher. Des pieds jusqu'au cou. Seul le visage semblait étonnamment intact. L'inspecteur regardait fixement la scène, pendant que ses deux collègues, Brigitte Garant et Richard Neil, procédaient à l'examen de la victime. Canesta songea que c'était la première fois qu'il voyait une femme nue depuis que Laura était morte. Il refoula aussitôt cette pensée morbide et remercia le ciel que l'eau qui ruisselait sur ses joues fût de la pluie et non des larmes.

Les brancardiers arrivèrent et Canesta leur fit signe de se tenir à l'écart. Richard Neil sortit un appareil photo et se mit à croquer la scène sous tous les angles. Neil et Canesta faisaient équipe depuis des années, mais

Brigitte était une recrue, et Canesta ne pouvait s'empêcher de surveiller chacun de ses gestes. Les petites mains gantées de la policière paraissaient sauter ici et là sur le corps livide. Celui-ci flottait un instant à chacun des coups de flash de l'appareil de Neil, avant de retomber en écrasant son ombre. Garant passait les sachets à Canesta, qui les scellait en silence, insensible aux filets d'eau glacée qui s'infiltraient dans sa chevelure frisée et dégouлинаient dans son cou.

— Tu crois que nous en tirerons quelque chose, Brigitte ? avança-t-il, dubitatif.

Il avait déjà fait chou blanc dans des conditions beaucoup plus propices.

— Je pense que oui, répondit-elle, si nous faisons rapidement. Le feuillage a protégé le corps de la pluie et...

Mais Brigitte fut interrompue par son supérieur, qui s'écria soudain :

— Elle a bougé... Bon sang, elle est vivante !

Canesta venait de voir les yeux de la morte rouler sous les paupières. Il s'approcha du visage de la victime et sentit un léger souffle. Puis il entendit, à peine audible, sortant des lèvres exsangues, un son plusieurs fois répété, lentement : « No... no... no... » Ce fut tout. Les yeux roulèrent encore une fois et la bouche se referma.

Richard, déjà, avait tâté le pouls au poignet et approuvait d'un hochement.

— Emmenons-la !

C'était un véritable miracle. L'inspecteur aida Neil et Garant à charger la victime meurtrie et labourée sur le

brancard prévu pour un cadavre. Il fallait la sortir de là au plus vite, et la petite troupe quitta à regret la scène du crime. Brigitte distança bientôt ses deux collègues, qui assistaient les brancardiers dans la descente vers le pied de la montagne. C'était ardu à cause de la pente raide du sentier mal tracé, mais aussi parce que l'inspecteur n'arrivait pas à se concentrer sur sa tâche, ressassant les quelques observations qu'il avait eu le temps de faire. « C'est incroyable qu'elle vive encore. Sous le choc, elle a perdu connaissance et est aussitôt tombée dans le coma. C'est ce qui l'a sauvée... »

Il interrompit sa réflexion pour enjamber un gros caillou et faillit perdre l'équilibre. Sa main se cramponna instinctivement à l'objet le plus proche. En l'occurrence, le rebord de la civière. Une jambe dépassa de la toile de nylon, le pied se coinça entre les branches d'un arbrisseau et la victime faillit se retrouver au sol parmi la pierraille et la végétation morte.

— Merde ! Elle n'était pas arrimée correctement, lança Neil.

Ils la replacèrent, la fixèrent au brancard et la recouvrirent. Déjà, les feux de l'ambulance perçaient le feuillage tout près, et quelques badauds se pointaient malgré le temps de chien. L'inspecteur demanda à son collègue :

— Brigitte a bien tout prélevé ?

— Oui, oui, ne crains rien, c'est fait ! le rassura Richard.

— Tu en es bien certain ? Elle a bien échantillonné partout ? La bouche, les seins, les fesses et entre les cuisses ?

— Oui, patron ! Les bras, le ventre, le visage, tout.

— Les mains ? Il n'y avait rien dans ses mains ? Des cheveux, du tissu ?

— Nous n'avons pas eu le temps de regarder. Tu as vu comme elles sont fermées, crispées, ses petites mains ? J'allais y venir lorsque tu as crié qu'elle était encore vivante.

— Je veux qu'on retrouve ce salaud. Le plus vite possible.

— Ne t'en fais pas, Brigitte est déjà loin devant. Les échantillons seront au labo dans le temps de le dire.

— Le type qui a trouvé la victime a peut-être vu ou entendu quelque chose. Cela lui reviendra peut-être. On l'a convoqué au poste ?

— Bien évidemment. Il t'attend, confirma Richard.

— Selon moi, l'assassin venait juste de commettre son crime, estima Canesta. Peut-être même que l'arrivée du joggeur l'a empêché de terminer sa sale besogne. Il n'a pas eu le temps de...

Il allait dire « de la violer », mais il n'en savait rien. Il souhaitait que le meurtrier ne l'ait pas fait, même si, secrètement, il était bien conscient que, sans viol, il y avait moins de chances de trouver une preuve, du sperme, des cellules de l'agresseur pour les analyses d'ADN. Neil brisa le silence :

— Et si l'agresseur était encore tout près lorsque le coureur est passé ? Peut-être qu'il était encore tapi dans les fourrés à proximité. Qu'il est encore sur la montagne, pourquoï pas ?

Ses mots n'étaient pas vraiment des questions. Sinon pour lui-même, et Canesta avait les siennes :

— Richard, tu sais ce qu'elle a dit avant de retomber dans les pommes ?

— J'ai entendu un souffle, c'est tout.

— Elle a répété deux ou trois fois « no, no ». Elle est anglophone, peut-être... La pauvre, même dans son état, elle le voyait encore.

— Louis, proposa son collègue, dès qu'on aura déposé le corps dans l'ambulance, on remonte là-haut ratisser les environs.

Ils étaient arrivés sur le plat à proximité de l'ambulance, et les deux policiers laissèrent les brancardiers accomplir leur travail. Canesta sortit aussitôt son portable et appela la centrale de police.

— Ici Canesta. Nous avons besoin de renforts. Je veux boucler tout le secteur. Oui, la montagne au complet ! tonna-t-il.

Les autos-patrouille postées aux sorties du parc du Mont-Royal et les policiers qui ratisserent les lieux de fond en comble ne rapportèrent rien. L'inspecteur Canesta et son équipe ne trouvèrent rien non plus lorsqu'ils retournèrent piétiner la boue noire sur les lieux du crime. Sinon quelques lambeaux de vêtements et une petite culotte mise en pièces que l'on glissa dans un sac étanche. Pas d'arme, pas de trace de pas que la pluie n'eût effacée ou qui ne fût attribuable au joggeur ou à l'un ou l'autre des centaines de promeneurs qui empruntaient chaque jour les sentiers du parc le plus célèbre de Montréal.